

CARACTÈRES ESSENTIELS

DE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

SERMON

*prêché dans le temple de Reims, le 14 mai 1905
à l'occasion de la 10^e session
du Synode officieux des églises réformées de France*



VALS-LES-BAINS

IMPRIMERIE E. ABERLEN ET C^e

MAISON D'ÉDITION

1905

CARACTÈRES ESSENTIELS

DE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Ils persévéraient tous dans la doctrine
des apôtres et dans la communion frater-
nelle, dans la fraction du pain et dans la
prière. (ACTES II, 42).

Il n'est pas rare qu'une institution religieuse, à son début, brille d'un vif éclat et réalise avec une pureté remarquable la pensée divine qui lui a donné naissance, sauf à s'altérer et à s'amoindrir plus tard, par un effet de l'infirmité humaine et par son contact prolongé avec les misères d'ici-bas. C'est ainsi qu'Abraham fut le type en même temps que le père des Israélites et des croyants, Samuel celui des prophètes, David celui des rois. De même, l'Église primitive de Jérusalem est le modèle des Églises. Aucun chrétien ne peut lire la description que nous en donne l'histoire sacrée, sans éprouver une sorte de nostalgie, et sans mesurer d'un regard triste la distance qui sépare

l'Église, — je veux dire, à des degrés divers, toutes nos Églises contemporaines, — de cette Église des premiers jours. Si jamais la terre s'est rapprochée du ciel, si jamais les premières demandes de l'Oraison dominicale ont paru près de se réaliser, c'est bien en ce lieu et à ce moment.

Chacun sait que la question d'Église est aujourd'hui au premier plan. Elle s'impose à ceux-là même qui aimeraient mieux diriger d'un autre côté leurs pensées et leurs efforts. D'ici à quelques mois, l'établissement à la fois légal et religieux que nous appelons notre Église réformée nationale, aura très probablement cessé d'exister comme tel. Il en faudra donc construire un autre. Sur quel plan, d'après quels principes? Nous éprouvons, nous en particulier, membres du Synode de Reims, un besoin profond et pressant d'être enseignés de Dieu à cet égard. Or, rien n'est plus propre à nous guider et à nous inspirer, que la contemplation de cet idéal vivant qui s'est appelé l'Église de Jérusalem. Sans doute il n'est pas possible, et probablement il n'est pas désirable, de reconstituer un si lointain passé tel quel et de toutes pièces. Toutefois, l'Église chrétienne ayant toujours le même Chef, Jésus-Christ; le même code, sa parole; le même principe de vie, le Saint-Esprit; le même but à poursuivre, l'établissement du Royaume de Dieu, n'a pu changer de nature, et c'est en se souvenant de ses glorieuses origines qu'elle pourra le mieux apprendre à confesser ses infidélités, à corriger ses erreurs, à discerner enfin et à suivre la volonté présente de Dieu à son égard.

La première question qui se pose à nous, est celle-ci : « Comment devenait-on membre de l'Église de Jérusalem? » — Interrogez notre récit : vous y trouverez la descente du Saint-Esprit, la prédication de l'apôtre Pierre, la profonde impression qu'elle produisit, les cœurs touchés de componction, la question adressée aux apôtres : « Hommes frères que ferons-nous? » la réponse de Pierre : « Convertissez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, » le résultat final : « Ceux qui reçurent de bon cœur la parole, furent baptisés, et il y eut ce jour-là, environ trois mille personnes ajoutées à l'Église. » De ces faits se dégage incontestablement ce principe : si l'on appartenait au peuple d'Israël par la naissance, c'est par la nouvelle naissance qu'on appartient à l'Église de Jésus-Christ. La porte de l'Église, — porte étroite, mais assez large pourtant pour laisser passer à la fois trois mille personnes, lorsque l'Esprit de Dieu souffle avec puissance, — c'est la conversion. Si vous objectez que l'homme ne peut pas juger à coup sûr de la conversion, ni de celle des autres, ni même toujours de la sienne propre, et que d'ailleurs les apôtres ne parent guère faire en un jour trois mille examens de conscience, vous dites vrai. Aussi bien n'est-il pas dit exactement : « Tous ceux qui se convertirent furent baptisés, » mais : « Tous ceux qui reçurent de bon cœur la Parole... » Ils avaient été touchés de componction et ils reçurent de bon cœur la Parole. N'est-ce pas précisément ce que Jésus demandait à ses disciples pour les agréer comme tels : « Repentez-vous et

croyez à l'Évangile? » Si donc nous voulons constituer une Église qui réponde à la pensée de Jésus-Christ, et qui ressemble à l'Église de Jérusalem, notre premier devoir est de placer, autant qu'il dépend de nous, à l'entrée de cette Église, un acte de repentance et de foi.

Je pressens une autre objection, qui certes a sa valeur : « Et les enfants de parents chrétiens, qu'en faites-vous? Ces parents n'ont-ils pas le droit et le devoir de les consacrer à Dieu, de les nourrir de la parole divine, de les incorporer à l'Église et de les placer sous son influence dès leur entrée dans la vie? Les voilà donc appartenant à l'Église avant d'être convertis, et qui sait s'ils se convertiront, s'ils auront la foi? » — Certes, je proclame avec vous la nécessité de l'éducation et de l'instruction chrétiennes; je l'affirme avec d'autant plus d'énergie qu'on nous conteste aujourd'hui le droit de donner à nos enfants cette éducation et cette instruction, de les initier à la vie spirituelle, de les sauver enfin. Mais tout cela, c'est l'appel de Dieu; pour que l'enfant ou l'homme devienne vraiment et complètement membre de l'Église, il faut qu'il réponde librement et personnellement à cet appel. La cérémonie de la ratification du vœu du baptême, telle qu'elle existe aujourd'hui parmi nous, affirme *en principe* cette nécessité de la foi et de la consécration personnelle à Dieu, mais elle la contredit *en fait* par le système des réceptions en masse et la demi-contrainte morale qui en résulte. Elle introduit par là dans notre vie d'Église un élément de fiction qui la corrompt à sa source; elle est un sujet de scandale et d'angoisse pour beaucoup de consciences chrétiennes, de consciences pastorales surtout. Je n'insiste pas sur ce point douloureux. J'affirme

seulement qu'une réforme prudente, mais courageuse aussi, du catéchuménat, est l'un des premiers et des plus urgents devoirs de l'Église que nous allons édifier ou reconstruire. Je n'aime guère ce nom d'Association culturelle dont on l'affuble officiellement, mais il a du moins cet avantage, de nous rappeler qu'on devient membre d'une association, quelle qu'elle soit, non en vertu d'une hérédité quelconque, mais parce qu'on accepte les principes de cette association et qu'on est bien sérieusement résolu à collaborer avec elle, en vue du but qu'elle poursuit.

II

Comme ils avaient commencé par la foi, les premiers chrétiens continuaient par elle : « Ils persévéraient tous dans la doctrine des apôtres. » Il y a donc une *doctrine* des apôtres, non plusieurs doctrines, diverses jusqu'à la contradiction. Si quelqu'un en doute, je me fais fort de le lui prouver en un quart d'heure, rien qu'en citant le témoignage des principaux écrivains sacrés sur des points fondamentaux, tels que Dieu, ses perfections, sa providence, Jésus-Christ, sa personne et son œuvre, le jugement et le salut, la régénération et la sanctification, l'Esprit saint et les saintes Écritures. Sans doute, chaque apôtre a sa façon d'envisager et de présenter la vérité (tout ce qui est vivant est individuel); chacun contemple la lumière avec ses propres yeux, mais c'est la même lumière qu'ils voient et qu'ils montrent. Sans doute aussi, en cette aurore de l'Église à laquelle se rapporte notre texte, la doctrine était encore fort élé-

mentaire; le Saint-Esprit ne faisait qu'introduire les apôtres, et par eux l'Église, dans cette terre sainte de la nouvelle alliance dont, sous sa direction, ils allaient explorer les hauteurs et les profondeurs. Cependant on ne peut pas dire que cette doctrine apostolique des premiers jours manquât de précision. « Jésus de Nazareth est le Christ annoncé par les prophètes, le seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. Israël, et, à son instigation, les païens, ont mis le comble à leurs iniquités en le rejetant et en le crucifiant. Mais Dieu l'a désigné comme Seigneur et Christ en le ressuscitant d'entre les morts. Quiconque se repent et croit en Lui, reçoit le pardon de ses péchés et le don de son Saint-Esprit. » Voilà ce que croyaient, ce qu'enseignaient les apôtres, dès le jour de la Pentecôte. Et ce sont bien les traits fondamentaux de la foi évangélique dans tous les temps. Cette foi primitive a ensuite été altérée et presque effacée par une lourde surcharge de superstitions et d'erreurs, mais Dieu l'a dégagée de ce fatras impur et remise en pleine lumière par la Réformation. Elle a été depuis battue en brèche par l'incrédulité, mais Dieu l'a restaurée et rendue à son Église, chaque fois qu'il a visité celle-ci par le souffle de son Esprit. Si vous entendez dire que quelque part l'Église se réveille, que des centaines et même des milliers d'âmes se convertissent, ou que des populations païennes sont gagnées à Jésus-Christ, soyez sûrs que c'est la prédication de la *doctrine des apôtres* qui opère ces merveilles. — Maintenons donc cette doctrine, si nous voulons que l'Église soit fidèle à sa vocation. Quelle serait sa raison d'être, si elle n'avait plus de message de vérité et de salut à porter aux hommes? Et qui combattrait pour elle, si les couleurs de son

drapeau sont devenues pâles et ternes, au point d'être méconnaissables ? Laissons intacte, ou plutôt proclamons hardiment, la divine folie de la croix. N'imposons pas à l'Église de demain des définitions dogmatiques subtiles et surannées de théologiens et de conciles, mais ne la laissons pas non plus se traîner à la remorque des philosophies contemporaines. Qu'en fille légitime des Églises du premier siècle et de celles de la Réformation, elle persévère dans la doctrine des apôtres.

III

Ce n'est pas un dogmatisme aveugle qui me fait parler de la sorte. Plus encore que la foi des premiers chrétiens, j'admire et j'envie leur piété et leur charité ; et si je tiens à la foi, c'est surtout parce qu'elle est la racine de l'amour. La piété de ces chrétiens, par où j'entends leur relation avec Dieu et avec Jésus-Christ, nous est décrite par ces mots : « Ils persévéraient dans la fraction du pain (la participation à la Sainte Cène) et dans les prières. » Plus loin, l'historien sacré ajoute « qu'ils étaient tous les jours assidus au temple d'un commun accord », — au temple de Jérusalem, car il n'y en avait pas d'autre. Ainsi leur foi en Jésus avait eu pour première conséquence une recrudescence de leur piété israélite. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils fondaient une religion nouvelle. Ils adoraient, avec les autres Juifs, le Dieu de leur enfance, le Dieu de leurs pères. Mais il me semble que déjà ils ne l'adoraient plus tout à fait comme eux.

Pour le reste des Juifs, pour les pharisiens surtout, Jéhovah était le Dieu du passé, un Dieu qui s'était révélé autrefois, qui avait parlé à Moïse et agi par lui, et dont les œuvres étaient racontées et les paroles conservées dans les livres canoniques, comme des fleurs sèches dans un herbier. Pour ceux au contraire qu'on n'appelait pas encore chrétiens, mais qui l'étaient déjà, le Dieu qu'ils adoraient et priaient sans cesse était celui que Jésus leur avait appris à nommer leur Père, le Dieu qui avait ressuscité le Christ d'entre les morts, qui habitait en eux par son Esprit et qui exauçait visiblement leurs prières. Aussi leur piété avait-elle un caractère de liberté et de joie étranger à celle des autres Juifs. — A leur exemple, faisons de nos Églises des écoles de piété. Qu'après du culte traditionnel du matin, un peu froid dans son uniformité et dans son caractère didactique, fleurisse la réunion de prières. Que le cœur des serviteurs et des servantes du Seigneur, puisque le Saint-Esprit est donné à celles-ci, comme à ceux-là, s'y épanche librement en oraisons et en actions de grâces. Associations cultuelles, soit; encore une fois, nous acceptons ce terme; il nous rappelle que l'un des principaux buts de l'existence de l'Église, c'est d'offrir au Dieu qui est Esprit un culte en Esprit, au Père qui est dans les cieux une adoration filiale.

Dans leur piété et dans leur culte, déjà ces premiers croyants ne séparaient pas le Père du Fils : « Ils persévéraient dans la fraction du pain; ils rompaient le pain » — non pas dans le temple, cela va sans dire — mais « de maison en maison », car ici ils se séparaient décidément des autres Juifs, ils étaient déjà franchement, exclusivement sur le terrain chrétien. Ils ne communiaient pas une fois pour toutes, ni quatre

fois par an seulement, mais tous les jours. Ils n'avaient pas peur de la table du Seigneur; cette table c'était aussi la leur; « ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur; » il semble que pour eux chaque repas du soir ait été une Sainte Cène. Jésus crucifié était constamment présent à leur pensée, leurs cœurs brûlaient, leurs larmes coulaient, quand, dans ces pieux entretiens du soir, autour de la table, un apôtre racontait quelque trait de la vie du Maître ou rapportait telle de ses paroles. Ils célébraient ainsi le souvenir de la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revint, et ils pensaient que ce serait bientôt. En attendant, il était en Esprit, c'est-à-dire réellement, au milieu d'eux, selon sa promesse. — O Seigneur! C'est jusqu'à la fin que tu as promis d'être avec les tiens; rends-nous cette foi, cette vie, cette joie, cet amour fervent des premiers jours!

IV

De l'amour commun des membres de l'Église de Jérusalem pour Jésus-Christ, découlait leur amour mutuel: « Ils persévéraient dans la communion fraternelle. » Vous savez jusqu'où allait cette communion. Ils avaient tout en commun, ils formaient une grande famille, où chacun possédait et travaillait pour tous, en même temps qu'il bénéficiait de l'avoir et du travail des autres. Je n'entre dans aucune des questions que soulève ce communisme spontané de l'Église de Jérusalem. Spontané, libre, il l'était sans doute; il n'était imposé par aucune règle; cela résulte des termes mêmes qu'emploie l'écrivain sacré. Il est

certain d'ailleurs que ce régime n'a pas duré longtemps et n'a pas été importé par saint Paul dans les Églises fondées par cet apôtre sur le sol païen. N'importe! L'Église primitive a donné à un exemple qu'il n'est permis à aucune communauté chrétienne d'oublier. Laissons la forme, soit, à condition que ce soit pour mieux nous pénétrer de l'esprit. Nos futures associations culturelles, si ce sont vraiment des associations, seront évidemment beaucoup moins nombreuses que ne le sont aujourd'hui nos Églises de multitude; mais nous avons le droit de compter qu'en revanche elles seront plus unies. Pourquoi ne deviendraient-elles pas, je ne dis pas des communautés collectivistes, mais de vraies sociétés de secours mutuels, pratiquant, dans la mesure où il est raisonnable et salubre, le libre communisme de l'amour? des sociétés où, comme à Jérusalem, il n'y aurait ni indigent, ni riche démesurément riche, parce que « nul ne dirait que ce qui lui appartient est à lui en particulier? » Certes, il n'y a pas de loi qui nous empêche d'exercer entre nous, et de pousser aussi loin que nous le voudrons, ce genre de fraternité et d'assistance mutuelle. Et ne voyez-vous pas tout de suite quels bienfaits en résulteraient? Quel rajeunissement du christianisme? Quelle démonstration de la puissance sociale de l'Évangile? Quelle réponse victorieuse à ceux qui nous accusent de promettre aux déshérités d'ici-bas la justice dans un monde futur, pour qu'ils se résignent mieux à l'injustice dans celui-ci? De la pratique de ce christianisme social ou de ce socialisme chrétien, nommez-le comme vous le voudrez, dépendra, dans une grande mesure, la vertu attractive de nos futures Églises.

V

Ceci m'amène au dernier point de vue sous lequel je me propose d'envisager l'Église primitive de Jérusalem. Après avoir parlé de son mode de recrutement, de son rapport avec la vérité, de son rapport avec Dieu et avec Jésus-Christ, de son rapport avec elle-même et surtout avec ses membres nécessaires, je voudrais dire quelques mots de ses rapports avec le monde, c'est-à-dire, à ce moment, avec le reste du peuple juif. Ce rapport est aisé à définir. Les disciples de Jésus n'étaient pas séparés des autres Juifs, mais se distinguaient d'eux pour les conquérir et pour les sauver. Quoiqu'ils n'eussent nullement rompu avec la communauté juive, on savait où ils étaient et qui ils étaient; si l'on voulait s'instruire de leur foi, on savait qui consulter; si l'on voulait combattre cette foi par la violence et par la persécution, on savait qui frapper. Le livre des Actes nous apprend qu'ils se réunissaient d'habitude au portique de Salomon, qui faisait partie des bâtiments du temple. Quoique ce fût un lieu public, personne, s'il n'était pas des leurs, n'osait se joindre à eux, se mêler à leur compagnie, tant ils inspiraient du respect! Cependant on les aimait aussi; on les louait: « Ils étaient agréables à tout le peuple », lisons-nous encore. Mais alors, comment expliquer la persécution? — Persécution et popularité ne s'excluent pas toujours. Le peuple admirait ces gens à cause de leurs vertus; le Sanhédrin les haïssait, parce que leur existence et leur témoignage étaient un reproche vivant et perpétuel pour les meurtriers du Christ; parce qu'ils parlaient constamment

de la résurrection, odieuse aux Saducéens; parce qu'enfin aux injonctions et aux menaces des despotes spirituels, ils répondaient avec une tranquille fermeté : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Que leur importait la persécution? Elle servait leur cause. Elle multipliait la bonne semence en la dispersant et la fécondait, en l'arrosant du sang des martyrs. Rien n'arrêtait, rien ne ralentissait le progrès de la foi naissante : « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église des gens pour être sauvés. »

Que ce temps était beau, hélas! et qu'il est loin de nous! Est-ce que j'exagérerais beaucoup, est-ce que je ne désignerais pas un côté — le plus triste, il est vrai — de la situation actuelle, si je disais, opposant au texte que je viens de citer une cruelle contrepartie : « Aujourd'hui, Satan arrache tous les jours à l'Église des âmes, surtout de jeunes âmes, pour les perdre? » — D'où vient cet effrayant contraste? Je n'en citerai qu'une cause, ce n'est pas la seule, mais c'est à coup sûr une des principales. Nos Églises actuelles sont trop semblables au monde, tant pour exercer sur lui un sérieux attrait, que pour lui opposer une résistance efficace. Et je crois en vérité que Dieu permet ou ordonne la séparation des Églises et de l'État, exprès pour mettre un terme à un état de choses humiliant et désastreux, auquel nous ne savions ou ne voulions pas mettre ordre et porter remède nous-mêmes.

Supposez que nos Églises actuelles soient démolies — je crois bien qu'il ne faudra pas moins que cela — pour être reconstruites par la voie d'adhésions libres, personnelles, sérieuses, prêtes à de vrais sacrifices; ce qui ne nous oblige nullement à discerner ou à exiger des brevets de conversion. Supposez que, délais-

sant la viande creuse des systèmes contemporains de théologie ou de philosophie, ces Églises soient nourries désormais de la doctrine des apôtres, cette moëlle des forts. Supposez qu'elles soient baptisées de l'Esprit de prière et qu'elles trouvent dans une célébration pieuse, joyeuse et fréquente de la Sainte Cène, un gage de la présence spirituelle du Christ. Supposez qu'elles soient animées du feu sacré de l'amour, et que, par une fraternité généreuse et une libre mutualité, elles résolvent le problème social et suppriment le paupérisme dans leur sein. Supposez enfin qu'elles s'oublient elles-mêmes pour se consacrer à l'évangélisation et gagner des âmes à Dieu. Ne croyez-vous pas que de telles Églises seraient une puissance de salut dans notre patrie? Ne voyez-vous pas accourir vers elles, et le catholique intelligent, las du joug déprimant et de la menteuse infailibilité de Rome, et l'esprit détaché de tout culte, que les stériles négations de la libre-pensée laissent mourir de soif? — On a souvent comparé l'Église à l'arche de Noé. Oui, comme elle, elle est un asile de salut; comme elle, elle flotte sur l'océan du monde. Mais, à la différence de l'arche, l'Église de Jésus-Christ est un refuge pour tous. Elle s'ouvre incessamment, elle s'élargit indéfiniment, pour recueillir les vivantes épaves du déluge universel, les malheureux que le péché, le désespoir et la mort vont engloutir. — Je crois, Mes frères, que nous ne répondrons pas à la volonté de Dieu, si nous ne travaillons pas de toutes nos forces, au prix de n'importe quels sacrifices, à constituer parmi nous des Églises comme celles-là. Amen.
